

cannes, les jambes et les bras tremblants, la tête agitée d'un perpétuel roulis. Très ridée et comme ratatinée, elle avait de bons yeux timides et quelque souffrante, un sourire sur les lèvres. Antoine était pâle et sa colère serrait si violemment sa mâchoire qu'il put à peine prononcer :

—Où est-elle, cette malheureuse ?

—Dans sa chambre, malade, alitée.

Et comme il s'élançait dans l'escalier, elle lui cria :

—Prends garde, je t'en supplie. Tu peux la tuer.

Mais il ne l'entendit pas. Il entra chez Marguerite. Alors l'infirmière, lentement, monta l'escalier appuyée sur deux cannes et branlant la tête. Elle connaissait la dureté de son neveu. Elle connaissait la timidité de Marguerite. Son cœur de femme pardonnait la faute commise et elle voulait, de toute sa faiblesse, la faiblesse est une arme aussi, protéger la coupable.

La chambre de la jeune fille était grande, toute tendue de tentures, de portières, de tapis bleus. Les fenêtres donnaient sur le parc. Ouvertes de bonne heure, pendant les claires matinées ensoleillées, Marguerite entendait de son lit le ramage des petits oiseaux qui voletaient dans les branches, et parfois même très hardis, venaient jusque sur son balcon, et tournant leurs mignonnes têtes avec des airs de surprise, semblaient inspecter les meubles luxueux qui entouraient la jeune femme. Les bruits de la forêt, aussi, arrivaient jusqu'à elle : les corbeaux croassant au-dessus de grandes chênes ; les pies criardes, les merles, les grives, et aussi les miaulements des oiseaux de proie, très haut dans le ciel, tout cela venait le matin, rythmer ses rêveries ; tout cela, jadis, la rendait heureuse et la faisait se jeter hors de son lit, pour courir, les cheveux dans le dos, dans la rosée de la prairie ; tout cela, hélas, l'affligeait maintenant, parce que cela lui rappelait ses doux rêves évanouis.

Elle somnolait quand Antoine pénétra chez elle. Il y avait une veilleuse sur un guéridon et comme les fenêtres étaient fermées, les rideaux rabattus, la lune n'entrait point et la veilleuse, oscillant dans son globe de verre bleu, éclairait d'une très douce lumière cette gentille retraite, témoin de beaucoup de bonheur passé, et le bonheur écoulé ne compte pas, dans la vie. Elle n'entendit pas son frère. Il s'était rapproché du lit.

—Marguerite, dit-il, d'une voix rude.

Et sa main se porta brutalement sur l'épaule de sa sœur. L'enfant tressaillit, ouvrit les yeux, le reconnut et dans un violent tremblement de tous les membres :

—Mon Dieu ! Mon Dieu ! il va me tuer !

—Ainsi, voilà ce que tu es devenue, la femme d'un mendiant, à jamais livrée à la risée publique.

—Mon frère !

—Je ne veux pas que tu m'appelles ton frère, je suis un homme qui te juge et qui ne laissera pas déshonorer le nom qu'il porte. Dis-moi le nom de ton mari.

—Ai-je besoin de te le dire ?

—Ce Julien Rémondet, n'est-ce pas ?

—Oui, tu le sais. Je l'aimais.

—Je le tuerais !

—Hélas !

—Où est-il ? Où tient-il garnison ?

Elle se mit à pleurer silencieusement et ses larmes tombaient sur le drap blanc et finement brodé qui lui cachait la gorge.

—Parle, voyons, n'espère pas me résister.

—Julien est à l'abri de ta haine.

—Non, ma haine ira le retrouver partout où il sera.

—Julien est mort.

—Mort ! fit-il incrédule.

—Tué pendant la guerre d'Italie.

Et dessous l'oreiller et le traversin elle tira un journal bien chiffonné, bien des fois lu et relu, celui-là qui avait appris la mort de son mari et elle montra à son frère le nom de Julien Rémondet parmi les morts.

—Eh bien, tant mieux, les balles autrichiennes m'ont épargné cette besogne, mais toi, que veux-tu devenir ?

—Ce qu'il plaira à Dieu.

—Tu ne songes pas à revenir à Paris, je suppose ?

—Non. Paris avec ses fièvres et ses fêtes, me tuerait. Je préfère la solitude de Malpalu. Au moins j'y pourrai penser et revivre mes souvenirs. Puis cela vaut mieux aussi pour...

Elle s'arrêta et dit d'une voix plus faible.

—Cela vaut mieux pour mon enfant !

Il y eut un sursaut de colère, de rage comprimée.

—Ton enfant, dit-il, ton enfant !

Et reprenant avec difficulté un peu de présence d'esprit :

—Tu passera l'hiver à Malpalu. En ce château isolé, au milieu de domestiques fidèles et discrets, rien de ce funeste mariage ne transpirera au dehors peut-être, quant à ton enfant, n'espère pas l'élever.

—Antoine ! que veux-tu dire ?

—Rien de plus. Je me suis exprimé clairement je suppose ?

—Tes réticences cachent quelque projet terrible.

Il se tut et son silence était farouche.

—Antoine, je t'en supplie, aie pitié de moi ! je suis mère.

—Ton mariage doit rester à jamais ignoré. Donc, cet enfant disparaîtra. Fais-en ton deuil.

—Tu rêves un crime.

—Il y a des actes nécessaires et pénibles dans la vie. Appelle-le comme tu voudras.

—Un crime odieux, épouvantable. Une lâcheté révoltante puisqu'elle s'attaque à deux faiblesses, celle d'une mère qui ne peut défendre son enfant, celle d'un enfant. Tu ne feras pas cela. Tu veux que je tremble devant toi, comme j'ai tremblé, toujours. Tu ne m'as jamais aimée ! Jamais je n'ai été pour toi une sœur que le frère protège. Tu m'as de tout temps choisie comme victime. Mais prends garde, Antoine. J'ai été coupable, cela est vrai, faible plutôt que coupable, et ma faiblesse a été faite d'un grand amour et d'une complète ignorance, mais ce n'est pas la victime, la sœur résignée et passive que tu trouverais en face de toi pour défendre cet enfant, innocent de toutes ces haines, victime de ces vengeances, c'est la mère forte de son droit. Prends garde.

Il haussa les épaules.

—Je ne te prendrai pas en traître, Marguerite. Tout le monde te sait souffrante. Personne ne soupçonne la vérité. Il faut que cette situation dure. Elle fait notre sécurité. Je te le répète donc : "Ton enfant disparaîtra."

—Et moi je te répète aussi, je le défendrai.

La vieille tante avait monté l'escalier péniblement et l'on entendait ses béquilles résonner avec un choc net et sourd sur les tapis des couloirs. Elle entra. Cela mit fin à cette scène pénible. Antoine se retira et quand il fut parti, Marguerite soutenue jusque-là par ses nerfs, par une énergie factice, eut une faiblesse. Mlle de Pontalès la secourut. Quand Marguerite reprit connaissance, sa première pensée, son premier mot fut pour son enfant, et ce mot, cette pensée résuma ses craintes, ses angoisses, son désespoir :

—Il le tuera !

—Non, dit la vieille infirmière, pendant que sa tête ridée aux doux yeux tournait alternativement de gauche à droite et de droite à gauche, il ne le tuera pas, il ne le prendra pas, puisque nous serons deux à le protéger !

—Oh ! ma tante, ma tante, dit l'enfant éclatant en sanglots.

—Les vieilles gens pardonnent beaucoup, vois-tu, mon ange, dit l'infirmière, parce qu'il se sentent près de la tombe. Cela les rend indulgents. Certes tu es coupable, grandement coupable, même de t'être mariée secrètement malgré la défense de tes parents. Mais ce n'est pas une raison pour que ton frère englobe dans sa haine irraisonnée et dans sa soif de vengeance ce petit enfant. Il est innocent, celui-là ! Il est victime. Que tu souffres toi, ce sera justice, puisque tu dois être punie, mais qu'il souffre, lui, non ! Ce serait injuste ! Cela ne sera pas. Compte sur moi.

—Oh ! ma tante, j'ai peur.

—De quoi ! Que crains-tu, puisque nous serons deux ?

—Antoine est capable de tout.

—Je le sais. Pourtant, il hésitera, va, il reculera.

Elle secoua la tête. Elle ne croyait pas. Elle soupira :

—Ah ! si Julien était là ! si Julien n'était pas mort.

—Ma foi, cela ne simplifierait pas les choses, fit la tante, dont la tête semblait éternellement dire nom.

* * *

Antoine retourna à Paris. M. de Pontalès, toujours en Amérique, ignorait ce qui se passait à Malpalu. Il ne parlait pas encore de son retour. Il disait seulement qu'il était souffrant, à New-York, alité. Aucun danger, du reste, ajoutait-il. Un peu de fatigue, et voilà tout. Il paraissait enchanté de son voyage. Ses affaires avaient marché admirablement. Il avait fait des achats considérables de machines. Il comptait donner, à son retour en France, une formidable impulsion à toutes ses manufactures. "Nous pouvons considérer notre fortune comme entièrement reconquise, écrivait-il à Antoine dans une de ses dernières lettres. Je vais donc pouvoir m'acquitter envers Cheverny en restituant au fils la fortune de son père, si généreusement abandonnée et en consacrant son bonheur par son mariage avec ma chère Marguerite."

Antoine avait eu un sourire ironique en lisant cette dernière phrase.

—Joli cadeau à faire à Cheverny, murmura-t-il. Et pourtant ce mariage est nécessaire. Il faut qu'il se fasse.

A Malpalu, Marguerite, après bien des hésitations, s'était enfin résolue à écrire à son père pour lui avouer la vérité. Sa tante lui avait donné le conseil. Elle avait longtemps résisté, tant sa terreur était grande.

—Ecris-lui, disait l'infirmière, raconte-lui tout. Ne cache rien. C'est peut-être là qu'est le salut ! Ton père t'aime beaucoup. Certes, tu vas lui faire une peine affreuse. Il te maudira. Il voudra te chasser, puis il pleurera, il pardonnera, il te rappellera. Et alors, ton père sera, vois-tu, notre meilleure défense contre Antoine. Ecris-lui, ne tarde pas davantage. Il aura le temps de réfléchir avant son retour, et lorsqu'il sera parmi nous, sa première, sa plus redoutable colère sera tombée.

Marguerite avait été convaincue. Elle écrivit. La lettre partit pour New-York. Et le lendemain même, croisant la sienne, une lettre de New-York, d'une écriture inconnue, adressée à Mlle de Pontalès, apprenait à la jeune femme la mort subite de son père.

Cette fois, Marguerite, livrée sans défense à Antoine, était bien perdue. La disparition de Julien, la farouche résolution, les cruautés de son frère, la mort de M. de Pontalès, tout cela avait eu sur sa santé une influence désastreuse. Très affaiblie, elle gardait le lit presque constamment.

Au milieu de cette sorte de nuit morale qui l'enveloppait, elle reçut pourtant un grand bonheur, si grand et si imprévu qu'il faillit lui être fatal et la tuer comme une nouvelle et suprême fatalité. Ce fut une lettre venue d'un petit village d'Italie, près de Magenta. Cette lettre d'une écriture incertaine, tremblée, méconnaissable et semblant trahir bien des efforts, et bien de la souffrance, il fallut qu'elle l'ouvrît et qu'elle la relût plusieurs fois avant de comprendre qu'elle était de Julien Rémondet. Et quand elle eut compris, elle laissa échapper un grand cri et retomba sur son oreiller, sans connaissance. A son cri la tante accourut. La lettre, sur la couverture, gisait. Elle la lut, vit la signature.

Julien y racontait brièvement qu'il avait été blessé à Magenta, laissé pour mort, abandonné dans un bois où les brancardiers ne l'avaient pas retrouvé. Des paysans italiens l'avaient recueilli, transporté dans leur maison et soigné. Longtemps il était resté entre la vie et la mort. Pendant des mois entiers étendu sur son lit dans la presque complète impossibilité de bouger, tant sa blessure était terrible, il n'avait pu donner de ses nouvelles. Enfin, il avait triomphé de la mort. Il était sauvé !

(A Suivre)